

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 JUILLET 1877

## Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

## SOMMAIRE

Correspondance européenne. — Nos gravures : Le prince Charles Ier et la princesse Elizabeth de Roumanie ; Le grand-duc Nicolas ; Le grand trophée de la Confédération. — Institut Canadien d'Ottawa, par J. Tassé. — Spencer-Wood, par J. M. Lemoiné. — Echos d'Ottawa, par Delta. — 37-38. — Le portrait, par le comte de la Thèbe. — Revue de la semaine, par A. Gélinas. — Choix et autres, par A. G. — L'imprimerie. — Faits divers. — Variétés. — Le jeu de dames. — Les échecs. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Québec : Spencer-Wood, détruit par le feu en 1890. — Le prince Charles de Roumanie ; La princesse Elizabeth, son épouse ; Le grand trophée de la Confédération, 1er juillet 1877 ; La guerre d'Orient ; Entrée du grand-duc Nicolas dans Bucharest

## CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

PARIS, le 15 juin 1877.

*Saint-Christophe for ever!* Vous ne devinez pas ? c'est le nom du cheval du comte de Lagrange, qui vient de gagner le *Grand Prix* de Paris, cent mille francs, plus une partie des entrées, soit cent quarante-cinq mille francs, que ce jeune poulain (trois ans) vient d'encaisser à son heureux propriétaire.

Je n'ai pas hâte de commencer ma lettre par le récit des exploits du fils de *Mortemer* et d'*Isoline*, quand j'ai vu, ce qui s'appelle vu, près de cinq cent mille personnes, de tout âge, de tout rang, de toutes couleurs, s'étouffer, se presser, s'écraser à Longchamps, en allant, en revenant, pour voir *Saint-Christophe* arriver premier au poteau.

J'ai tort de dire que l'on y était allé pour assister au triomphe de *Saint-Christophe*, quand, au contraire, il était admis par tout le monde, que sur onze partants, *Jongleur* devait arriver premier, *Vermeil* second, *Strachino* troisième, *K. G.* quatrième, et *Saint-Christophe* septième.

Ainsi, le résultat imprévu de cette course a renvoyé dans le troisième dessous, les pronostics des douze ou quinze journaux de sport qui avaient établi d'avance l'ordre presque assuré de leur arrivée. Grand a été le désappointement des parieurs, grande a été la joie des *bookmakers*.

Au pesage, dans l'enceinte des *bookmakers*, personne ne voulait de *Saint-Christophe*, que ces messieurs offraient à cent louis contre un, tandis que tous prenaient du *Jongleur*, que les *bookmakers* ne donnaient pas même à égalité, mais qu'ils donnaient à trois louis contre sept louis.

On était si assuré du succès de *Jongleur*, que tous les parieurs en prenaient dans cette proportion de sept contre trois pour des sommes considérables.

Seuls, on dit que le comte de Lagrange et Hudson, le jockey de *Saint-Christophe*, avaient profité des offres libérales des parieurs à la liste. On prétend que M. de Lagrange a pris *Saint-Christophe* à cinquante contre un, et qu'il a risqué cent mille francs sur les jarrets de cet animal. Ça lui ferait une aubaine de cinq millions de francs. Rien que cela. Les *bookmakers*, qui ont tenu ce pari extravagant, pourront se fouiller longtemps pour retrouver leurs écus.

Le jockey Hudson a risqué vingt-cinq louis sur son poulain, dans la plus haute cote, à la fin de la journée, immédiatement avant la course, dans la proportion de cent contre un. Il a donc encaissé, en espèces, deux mille cinq cents louis, cinquante mille francs. De plus, M. de Lagrange, suivant l'usage, devra lui donner un pot-de-vin considérable, pour avoir ajouté un nouveau fleuron à ses écuries. Si Hudson est sage, il devra s'en tenir là, et ne pas attendre qu'il se soit cassé les membres ou enfoncé les côtes, pour se retirer du turf. Mais l'ambition !

Le Grand Prix de Paris se courre sur l'hippodrome de Longchamps, qui sert aussi de champ de manœuvres à l'armée de Paris, pour la grande revue annuelle qui, cette année, se fera le 1er juillet prochain. Ce champ de courses est compris dans le bois de Boulogne et en fait partie.

La piste, ou plutôt les pistes — car il y a la grande grande piste, la grande piste, et la petite piste — sont entretenues dans un ordre parfait, forment un oval presque régulier et entourent le champ de manœuvre, que l'on appelle la *pelouse*, pour les fins des courses. C'est sur cette pelouse que les équipages innombrables de la bourgeoisie s'alignent par milliers, et les piétons payant un franc d'entrée.

En dehors de la piste, mais juste en face du milieu de la pelouse, s'élèvent les tribunes. Au centre est le pavillon particulier du chef de l'Etat, et de chaque côté, les tribunes du Jockey Club et du public à vingt francs par tête, puis un peu plus loin les tribunes à cinq francs par tête.

Dans le rez-de-chaussée des tribunes, en arrière, sont les bureaux des officiers, les postes de police, les cafés glaciers et... le *Pesage* donc, le *pesage* qu'il faut voir avant d'arriver au *Sagro Ritiro* où glapissent les deux ou trois cents *bookmakers* et parieurs à la liste, qui sont le *great attraction*.

On croirait arriver dans un poulailler, lorsque l'on s'approche de cet endroit. Cote ! cote ! cote ! demandez la cote ! voilà la cote ! prenez un cheval, messieurs ! C'est ainsi que crient ces parieurs pour attirer l'attention.

Il y a des centaines de ces individus, anglais la plupart, établis là, avec un poteau planté en terre, en haut duquel est une enseigne sur laquelle est peint ou imprimé le nom du *bookmaker*. Au-dessous de cette enseigne, on affiche une pancarte imprimée en gros caractères, contenant les noms de tous les chevaux qui sont engagés dans la prochaine course, les uns à la suite des autres, comme une liste de valeurs à la Bourse, et au bout du nom de chaque cheval, on inscrit en couleurs tranchantes, la cotation ou le risque que veut faire le *bookmaker*, comme suit, par exemple :

*Jongleur*..... 3  
*Vermeil*..... 4  
*Strachino*..... 1  
*Saint-Christophe*..... 100 etc.

Naturellement, tous ces parieurs à la liste n'ont pas tous la même échelle et n'offrent pas les chevaux aux mêmes prix. Ils ont leurs favoris et les cotent en conséquence. Sur cette partie du terrain, en dehors des yeux du public, derrière les tribunes, il y a toujours des milliers de personnes qui parcourent les cotations des yeux, et qui cherchent à placer des fonds *sûrement*. Il faut payer d'avance avec ces petits *bookmakers*. Ainsi, vous lui dites : Donnez-moi *Jongleur* ! vous lui versez sept louis et il vous remet un bulletin bon pour trois louis, si *Jongleur* gagne, plus vos sept louis de mise. Ou, si vous prenez *Saint-Christophe*, vous versez un louis contre un bulletin bon pour cent louis, ou cinquante louis, suivant la cotation à laquelle vous avez pris le cheval.

On ne parle que de louis sur le turf ; d'ailleurs, tout est anglais autour des chevaux : grooms, palefreniers, garçons d'écuries, entraîneur, jockey, vétérinaire, etc., et c'est de bon goût de mêler le plus de mots anglais possible, dans tout ce qui se rattache, de près ou de loin, au turf ou au sport.

La course terminée, si votre cheval a gagné, vous venez au poteau de *betting*, où on vous paye de suite ; mais si vous avez perdu ? Eh bien ! si vous avez perdu, vous pouvez aller vous promener..... dans les écuries qui sont à côté..... ou ailleurs — même, dans ce cas, la vue n'en coûte plus rien ; vous pouvez aller voir votre cheval, que l'on promène aussi sous les grands marronniers, et là, vous lui direz.... ce que vous voudrez.

Le Maréchal MacMahon était dans la loge présidentielle avec la duchesse de Magenta ; le corps diplomatique était au grand complet : Khalil Pacha à côté du prince Orloff, et une pléiade de superbes femmes dans les tribunes et sur les chaises du pesage.

Je dis superbes. Faut s'entendre. Les tailleurs de Paris, qui habillent les dames, ont, entr'autres talents, celui de toujours les faire paraître *superbes*. Naturellement, c'est l'artiste peintre qui est chargé du soin de les faire jeunes ; mais, comme il faisait une chaleur sénégalienne, au Grand Prix, les dames s'étaient contentées d'être superbes ; de crainte que le maquillage et la poudre ne se fusionnassent sous les caresses trop ardentes du soleil, les dames étaient généralement assez *naturel*.

Dieu, quel pays pour le maquillage ! C'est à n'y pas croire. Yeux maquillurés, sourcils agrandis, cils teints, oreilles peintes, lèvres peintes, narines peintes, joues poudrées, et le reste, vous ne voyez presque plus de vraie peau. Et croyez bien que je n'exagère pas. C'est général.

Un autre spectacle qui m'a donné un fier coup d'assommoir, a été de voir au pesage, parmi toutes les princesses, les duchesses, et autres grandes dames, qui trônaient dans leurs atours ; a été de voir, dis-je, une foule de dames d'un monde interlope, qu'on appelle galamment, ici, demi-mondaines, éclaboussant de leur luxe insolent les vraies dames qu'elles frôlaient en marchant. Et quand une de ces drôlesses, qui a nom Cora Pearl, et qui a fait litière de son honneur depuis longtemps, contentait l'envie qu'avait un fouteuil de l'embrasser, j'étais révolté de voir une foule de *gentlemen*, dé-

corés pour la plupart, les uns jeunes, les autres sur le retour, accourir papillonner autour de cette femme, et se disputer sa conversation.

Et cela, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs, en plein public. On rapporte même que deux grandes dames étaient assises dans une tribune du Pesage, lorsque passa une demi-mondaine, portant une toilette ébouriffante, et qui attirait l'attention de tous les voisins. L'une de ces dames la signala à son amie, qui, sans s'émouvoir, lui répondit sur le ton le plus naturel : *Oh ! je la connais bien, c'est une danseuse de l'Opéra, c'est la maîtresse de mon mari !* et elle reprit la conversation au point où elle l'avait laissée, comme s'il n'eût de rien été. Voilà la société.

Je n'exagère pas, malheureusement, et quoique je ne sois pas bégueule, j'avoue que j'ai vu un général connu, courtoiser en public une demi-mondaine à qui, moi, inconnu, je n'aurais pas voulu parler sans rougir.

Je n'entreprendrai pas de vous parler du tohu-bohu, du méli-mélo de cette foule énorme. J'avais déjà vu, ce que je trouvais énorme, cent mille personnes sur la place Saint-Pierre, à Rome, mais cinq cent mille massées, compactes, à Longchamps, présentaient un spectacle aussi curieux que bariolé.

Et les équipages ! Les *mail-coaches* à quatre et six chevaux, les huit ressorts à quatre chevaux, les attelages à la *Daumont* avec postillons en selle, poudrés à blanc ; les *breaks*, les landaus, les *victorias*, les coupés, les phaétons, les *mylords*, les *ducs*, les *bryskas*, etc., avec laquais galonnés, chamarrés, dorés sur toutes les coutures, poudrés, en culotte courte, de velours ou de soie de diverses couleurs, bas de soie, arrêtés par des jarretières à boucle d'or, souliers à boucles d'argent, chevaux richement caparaonnés, etc., etc.; enfin *tout*, *tout Paris* était là, dans ses plus beaux atours. C'est l'occasion choisie pour se montrer ou pour voir les autres. Aussi, les toilettes nouvelles d'été sortent-elles ce jour-là, ainsi que les équipages nouveaux. Le défilé du retour a duré près de trois heures, avant que tout ce monde-là ait pu trouver son véhicule et se mettre à la file.

— Tandis que le ciel politique se rassérène et se dégage à mesure que l'on approche du dénouement de la crise, le vrai ciel, celui où courent les nuées et où, la nuit, resplendent les étoiles, nous envoie depuis quelques jours les feux torrides d'un implacable soleil. Ces chaleurs sont d'autant plus sensibles qu'elles ont succédé sans transition à une température humide et basse, entrecoupée d'averses.

La semaine dernière, chacun se plaignait de la pluie ; aujourd'hui, tout le monde se plaint de la chaleur. C'est un tort cependant, car rien ne facilite les conversations comme ces brusques changements.

A-t-on une affaire épineuse à traiter, une demande délicate à faire, une personne difficile à aborder, l'on commence immédiatement par cette exclamation : Quelle chaleur accablante ! Et cela, accompagné d'un gros soupir, jette comme un pont pour aborder le sujet délicat ou scabreux. On essuie son front tout ruisselant, puis le mouchoir remis en poche :

“ Eh ! bien, que pensez-vous de la politique ? Sera-ce la prorogation ou la dissolution ? ”